
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 20/3 (1993)

DOI: 10.11588/fr.1993.3.58630

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Berlin capitale. Un choc d'identités et de culture, dirigé par Jacqueline DELOFFRE et Hans Joachim NEYER, Paris (Autrement) 1992, 203 p. (Série Le Monde – H. S. n° 57). – Gerhard BRUNN, Jürgen REULECKE (Hg.), *Metropolis Berlin. Berlin als deutsche Hauptstadt im Vergleich europäischer Hauptstädte 1871–1939*, Bonn, Berlin (Bouvier) 1992, 528 p. – John WILLETT, *L'esprit de Weimar. Avant-gardes et politique 1917–1933*, Paris (Le Seuil) 1991, 287 p. – Lionel RICHARD, *Berlin 1919–1933. Gigantisme, crise sociale et avant-garde: l'incarnation extrême de la modernité*, Paris (Autrement) 1991, 271 p. (Mémoires, 10).

Depuis la chute du Mur, Berlin connaît un vif regain d'intérêt. De nombreux ouvrages, de qualité variable, lui sont consacrés par des historiens, des sociologues, des journalistes, qui s'interrogent notamment sur son rôle passé et futur de capitale à part entière de l'Allemagne unie et se demandent si cette ville a des chances de retrouver sa splendeur d'antan, c'est-à-dire celle des *roaring Twenties*. Deux ouvrages collectifs récents soulèvent cette première question et deux autres la seconde.

Il faut avouer que le livre dirigé par Jacqueline DELOFFRE et Joachim NEYER laisse le lecteur curieux sur sa faim. Il s'agit d'une compilation d'articles où le superflu côtoie l'essentiel. Il convient de citer tout d'abord la pénétrante mise au point de Gisela THILE-KNOBLOCH sur la Berlinoise dont Goethe disait qu'elle avait »bec et ongles« et qu'elle aimait »les mettre en valeur«. Il faut ensuite relever un amusant »alphabet de la différence«, de A comme Alliés à Z comme Zille, peintre inspiré de la misère humaine et auteur d'une puissante série de dessins antimilitaristes heureusement traduite en »Dé-confiture de guerre« (Kriegsmarmelade). Les deux contributions les plus intéressantes ferment le volume. Wolfgang WIPPERMANN, professeur d'histoire à l'Université Libre, constate tout d'abord que le Berlin national-socialiste est occulté. Afin d'y voir plus clair, il procède à un recensement instructif des zones d'ombre historiographiques. Enfin, Hans HEUER, qui est un économiste, tente de définir les »perspectives d'une future métropole« en analysant au préalable les principaux déséquilibres structurels entre les parties orientale et occidentale de Berlin. Il estime, à juste titre vraisemblablement, que l'ample mouvement de migration vers la périphérie des hommes et des activités – qui remonte en fait à la seconde moitié du XIX^e siècle – va reprendre au cours de cette décennie. Ce phénomène concernera certainement la zone du gigantesque Berliner Ring.

Beaucoup plus scientifique apparaît l'étude conduite par Gerhard BRUNN et Jürgen REULECKE qui, à l'aide de la méthode comparée, s'intéressent à Berlin en tant que métropole et capitale, de la fondation du Reich à la déclaration de la Seconde Guerre mondiale. L'approche se veut originale, car elle cherche à détruire les idées reçues sur Berlin, indissociables des mythes que cette cité brandebourgeoise a fait mûrir dans l'imaginaire, surtout depuis un siècle environ. On ne peut que regretter que la mécanique tourne parfois à vide: à trop vouloir démontrer, on en arrive à ne rien prouver. Outre qu'il s'intègre à un vaste projet de recherche sur »Metropolis Berlin«, ce livre se présente ouvertement comme une contribution au débat de fond sur la *Hauptstadtfrage*, qui a secoué l'Allemagne en 1991.¹ En introduction, BRUNN souligne la structure multicéphale de l'Allemagne urbaine. C'est pourquoi Berlin n'acquiert pas la dimension d'un »Super-Centre« comme Paris ou Londres. La capitale du Reich n'écrase pas non plus les autres métropoles régionales allemandes: ainsi, le rapport démographique entre la première et les secondes varie peu, passant de 48 % en 1880 à 43 % en 1939. Le développement de Berlin se ralentit nettement après la Première Guerre mondiale, quand la ville perd son hinterland naturel que constituaient les provinces orientales. Le livre comporte deux grandes parties: l'une concerne Berlin »métropole surestimée«; l'autre consiste en diverses études comparatives d'un intérêt inégal.

Detlef BRIESEN passe en revue les différents secteurs où Berlin apparaît »déficitaire« par rapport aux capitales française et anglaise. D'une manière générale, Berlin occupe bien plus

1 Nous nous permettons de renvoyer à notre article sur ce sujet: »Bonn ou Berlin: Querelle d'Allemands ou question capitale«, dans: *Relations Internationales* 70 (1992) p. 192–208.

une position prééminente que dominante, en tout cas certainement pas exclusive. Sur le plan culturel par exemple, son influence s'exerce principalement sur le nord et l'est de l'Allemagne et elle est fortement concurrencée par Munich. Berlin ne devient pas non plus une capitale centraliste, dans la mesure où elle ne peut réaliser en quelques décennies ce que Paris et Londres ont obtenu en plusieurs siècles. On peut toutefois objecter que Berlin a renforcé la centralisation de l'Allemagne au tournant du siècle. Quoi qu'il en soit, Berlin acquiert alors une grande valeur symbolique que le SPD, le KPD et Goebbels tentent d'exploiter. Certes, Berlin accueille quatre fois moins de conférences internationales que Paris et deux fois moins d'expositions que Londres, mais il n'empêche que le Britannique John Chancellor n'a pas tort d'écrire en 1929 dans son joli livre *How to be happy in Berlin* que c'est «la seule ville d'Europe qui va avec son temps». Deux ouvrages passionnants étayaient cette affirmation.

Le brillant journaliste culturel britannique John WILLETT consacre à Weimar un volume dense et abondamment illustré, bien que la mise en page soit parfois hasardeuse; une photographie est ainsi inversée à la page 131, ce qui surprend mais ne choque dans un livre sur l'avant-garde! Un remarquable appareil critique – une chronologie synoptique fort utile, des tableaux sur les différents courants artistiques – complète un texte pénétrant et traduit de manière satisfaisante. L'auteur traite des rapports féconds et tendus entre l'art et la politique. Il souligne que toute la période de Weimar correspond à une lutte productive entre la Réaction et l'avant-garde de gauche. Willett ne cache pas sa préférence pour cette dernière. Même s'il ne convainc pas toujours, son enthousiasme ne laisse pas indifférent et, en tout cas, incite à la réflexion. Willett offre un panorama exhaustif et détaillé des mouvements artistiques, plus ou moins organisés, qui font de Berlin l'un des deux principaux foyers culturels, avec Paris, dans l'Europe de l'après-guerre. L'art est alors en prise directe avec l'actualité. La phase révolutionnaire suscite une effervescence brownienne. Des expériences originales sont réalisées, au point que le mot d'ordre de «l'art pour l'art» est remplacé par celui de «la nouveauté pour la nouveauté». Les terribles années de l'inflation sont celles de l'influence russe (le constructivisme) et annoncent la mort de l'expressionnisme et des autres courants d'avant-garde nés avant 1918. Au temps de la «Nouvelle Objectivité», l'influence américaine supprime l'influence soviétique, ce qui s'explique par le développement d'une culture fondamentalement urbaine. L'art de l'époque ignore superbement la campagne. C'est l'ère de *La Rue sans joie*, des symphonies citadines, des ballets sur La Grande Ville, de la «littérature de l'asphalte», des paysages et des types urbains à la Baluschek, à la Grosz ou à la Wunderwald, «l'Utrillo de Berlin» ... L'américanisation se traduit par la mode du jazz, du sport, des techniques fonctionnalistes cultivées par le Bauhaus. C'est indubitablement dans le domaine de l'architecture et du design que l'apport semble le plus décisif. Willett met également en valeur le rôle du théâtre prolétarien – «L'art au peuple» – et celui de la musique moderne incarnée par Hindemith qui définit une musique «communautaire» et «utilitaire». Avec la Crise de 1929, la vie culturelle commence peu à peu à s'étioler, d'autant que la censure et la pression des milieux conservateurs se renforcent. Cette tendance ne cesse de gagner du terrain jusqu'à la prise du pouvoir par Hitler. Mais Willett souligne justement que dès juillet 1932, le coup d'Etat en Prusse de von Papen met déjà définitivement fin au libéralisme culturel.

L'ouvrage dirigé par Lionel RICHARD ne se contente pas d'évoquer les débats culturels, il étend ses recherches aux domaines social, économique, urbanistique, etc. ... Il réussit à contredire le voyageur français Denis Jean qui affirme en 1928: «On ne fixe pas les aspects changeants d'une telle capitale (...) Il y a trop d'éléments disparates, trop d'apparentes contradictions dans la vie de Berlin.» Or, BRUNN et BRIESEN démontrent que Berlin fait plutôt figure d'un «archipel hiérarchisé», comme l'avait déjà décrit Eduard Bernstein. Ces deux auteurs consacrent un brillant développement à l'arrondissement de Neukölln, soulignant que le rayonnement du Berlin weimarien ne s'exerce pas partout. Wolfgang RIBBE fait le point des connaissances sur la création du Grand-Berlin en 1920. Quant à Eike GEISEL, elle résume ici un livre qu'elle avait dédié au Scheunenviertel, ce quartier juif et mal famé situé derrière

l'Alexanderplatz. Parmi les autres articles, il convient de relever celui de Dominique BOUREL sur «Les mandarins contre la démocratie», mettant en valeur d'une manière très claire les pesanteurs sociales et idéologiques du corps enseignant berlinois. Mais il est vrai que la ville favorise en même temps les expériences. Berlin fonctionne à vrai dire comme un véritable laboratoire. Il suffit de citer l'institut de sexologie de Magnus Hirschfeld et la naissance du photojournalisme. En dernier lieu, il faut évoquer la fine étude d'Eve ROSENHAFT sur la terrible «guerre des rues» que se livrent nazis et communistes entre 1929 et 1932; elle souligne en particulier le rôle fondamental joué par les Kneipen dans ce combat que le NSDAP finit par remporter. Le Berlin des années Vingt s'achève comme il a commencé: dans un déchaînement de violence. Et l'art reflète cette tension. Il s'agit de la caractéristique essentielle de cette période mouvementée et pathétique: «Berlin, ton danseur est la mort...».²

Cyril BUFFET, Paris/Berlin

Detlef BERTHESEN, *La famille Freud au jour le jour. Souvenirs de Paula Fichtl*, Paris (PUF) 1991, 223 p.

Bien que la traduction française de cet ouvrage soit publiée chez le même éditeur que la biographie de Freud par Ernest Jones qui fut l'un de ses plus fidèles disciples, son objectif est beaucoup plus modeste. L'auteur, d'abord acteur, assistant metteur en scène puis journaliste rapporte, après quatre-vingts heures d'enregistrement, les souvenirs de celle qui servit pendant plus d'un demi-siècle la famille Freud: à partir de 1929 à Vienne, puis dans l'exil à Londres, par delà la mort en 1939 du maître vénéré comme un dieu jusqu'à celle de sa fille cadette et héritière spirituelle Anna en 1982.

Plutôt que de la vie «au jour le jour» des Freud – ce qui aurait exigé une reconstitution chronologique rigoureuse, il s'agit en fait, comme le suggère le titre allemand, (*Alltag bei Familie Freud*) de certains aspects de leur vie quotidienne. Ceux que perçoit cette femme simple, sixième enfant d'une famille de la campagne salzbourgeoise, placée comme beaucoup de ses congénères pauvres de l'époque dans un ménage bourgeois auquel, faute d'attaches affectives personnelles, elle va s'identifier corps et âme. Jusqu'à accepter spontanément de les suivre en exil en Grande-Bretagne où elle connaîtra, au début de la guerre, comme des milliers de réfugiés du III^e Reich, l'internement à l'île de Man.

Retracé en sept chapitres, l'itinéraire de Paula Fichtl révèle à la fois l'envers du décor d'une Autriche aussi insensible à la misère des petites gens qu'à l'isolement allant jusqu'à la persécution de ses minorités, en particulier des Juifs – fussent-ils aussi assimilés que les Freud. Il révèle aussi l'univers contrasté du père de la psychanalyse entre une existence bourgeoise des plus banales et le cercle cosmopolite brillant des patients et disciples devenus souvent des familiers dont le soutien s'avérera précieux à partir de l'Anschluß et de l'exil. En vérité, rien ne prédestinait la jeune Paula, arrivée à Vienne en 1924, à 22 ans, avec pour tout bagage un minois avenant de soubrette, à assumer cinq ans plus tard le rôle d'auxiliaire dévouée, aussi bien comme femme de chambre, réceptionniste, cuisinière, gardienne de la maison durant l'absence des maîtres, que finalement même comme conseillère pour l'agencement du musée Freud à Vienne et ultime témoin de sa vie familiale dans sa confortable mais solitaire retraite du château-hospice de Kahlsberg. C'est d'ailleurs sans enthousiasme qu'elle accepte de quitter sa première «patronne» à Vienne, Dorothy Tiffany-Burlingham, riche héritière américaine venue avec ses quatre enfants consulter le célèbre docteur, devenue l'amie intime d'Anna Freud jusqu'à sa mort, pour entrer sur sa recommandation au service de ce «ménage de vieux». Pourtant bien qu'elle sache tout juste lire et écrire, que la connaissance de l'œuvre du maître se

2 Le spécialiste militaire Pierre ROCOLLE vient par ailleurs de publier une étude fouillée et documentée sur les deux derniers mois de la guerre: *Le sac de Berlin Avril-Mai 1945*, Paris 1992, 222 p.